

Cardoso Pires

La halte à Cimadas

Sur la place de terre battue, deux cavaliers armés se promènent. Des yeux ils demandent si c'est bien cela Cimadas — ce terre-plein, ce puits.

Pas un arbre. Tout est inerte, tout est blanc; le grand silence de midi. Les cavaliers, qui portent un uniforme de coutil et une carabine sur la selle, font cabrer leurs montures au soleil, les font tourner, aller et venir comme dans une arène déserte. Ils savent parfaitement qu'il y a du monde au cabaret, et à chaque porte de la place une femme muette qui les épie. Mais on ne dirait pas des êtres vivants, des femmes; par conséquent les envoyés du sergent Leandro, laissant errer leurs regards sur les murs, sur les maisons, ne s'arrêtent pas non plus sur ces silhouettes. Ce sont tout juste des signes, de simples indices.

Quand ils ont envie de faire boire leurs chevaux, les gardes s'approchent du puits. Ils lâchent le mors pour leur donner plus d'aise et les flattent de la main. Ils peuvent même siffloter, leur sourire.

« Ils nous gâtent notre eau », chuchotent les hommes, au cabaret.

Attablés devant un jeu de cartes, les paysans tournent tous le dos au terre-plein, mais ils n'ont pas besoin de se retourner pour savoir ce qui se passe dehors. A la distance d'où leur viennent les sons, au bruit spécial que font les sabots des bêtes sur la terre durcie ou sur le pavé, ils devinent l'endroit exact où se trouvent les cavaliers, et quelles raisons les y ont conduits.

Tout leur parvient avec une clarté stupéfiante. Ils lisent les sons et déchiffrent les pas comme en un livre ouvert. Maintenant ils sentent la pierraille qui roule, des

coups de patte nerveux : sans aucun doute les cavaliers montent la côte de la maison des Sota, pour tâcher d'apercevoir de cette hauteur la route du Bourg, et la patrouille qui doit venir les relever. Supposons maintenant qu'ils s'arrêtent sur la place, à côté du puits, qu'on entend un corps qui saute à terre : quelqu'un est descendu de cheval. Va-t-il donner de l'eau à sa monture ou faire quelques pas pour se dégourdir les jambes ? « Ecoutez », avertit une voix à l'intérieur de chaque joueur du petit café.

Et voilà que, dans la matinée en suspens, commence à monter le gémissement d'un treuil. Lentement, très lentement, telle une plainte solitaire — autre bruit qui ne trompe personne. Quelques secondes plus tard on entendra le clapotis du seau au fonds du puits, et ensuite la voix d'un garde, les tapes amicales qu'il donne sur l'encolure du cheval, l'incitant à boire :

« Là, lààà... »

Sur les bancs du cabaret, les paysans laissent échapper de longs soupirs :

— Ils en dépensent de l'eau, les maudits.

— Ils le font exprès. Ça ne leur suffit pas de nous salir le puits, ils veulent l'assécher.

— On le leur a commandé, père Anibal. S'ils le font c'est qu'ils ont reçu des ordres.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Alors il y a un ordre pour gâter l'eau du prochain ? C'est eux, tu peux être sûr. C'est eux qui n'ont pas dix sous de vergogne pour se prêter à une chose pareille.

— Ils se prêtent, père Anibal, à ce qu'on a bel et bien pu leur commander.

— Ne dis pas d'âneries.

— Je n'en dis pas. Si vous aviez fait du service vous sauriez ce que c'est qu'un ordre pour un militaire. Malheur à celui qui veut crâner, vous pouvez me croire. Malheur à lui, père Anibal.

— En tout cas, proteste le vieux qu'on appelle Anibal. En tout cas...

Dans sa jeunesse il avait travaillé à Evora, où jusqu'à trois régiments tenaient garnison, et d'année en année

il avait connu des générations et des générations de soldats, depuis les vieux dragons du Roi de son enfance, bien oubliés aujourd'hui, jusqu'à son fils, qui était maintenant à Cercal Novo, et lui envoyait de la caserne des lettres à l'écriture lente et circonspecte d'écolier.

Anibal se réjouissait de recevoir ces nouvelles de son fils soldat, et surtout des progrès qu'il constatait dans sa façon de manier la plume. Ami de la lecture, ayant une longue existence derrière lui, le vieillard n'en était plus à épeler, mais il conservait la prodigieuse mémoire des analphabètes et répétait ligne par ligne les dernières lettres reçues. Dans sa solitude de veuf, il se consolait en évaluant les profits que le militaire retirait du service, mesurant tout ce qu'on y apprend, aussi bien en écriture et en calcul qu'en connaissance de la vie et des armes.

« Un soldat est un enfant de la patrie », commentait-il souvent — et il démontrait infailliblement que les parents d'un militaire, puisqu'ils lui avaient donné le jour, devaient être considérés, eux aussi, comme des bienfaiteurs de la patrie, et les hôtes des bataillons chaque fois qu'ils s'y rendaient. Il se remémorait alors les cantonnements disparus d'Evora, si familiers, si souvent visités, de son temps, par des parents qui venaient de loin et cassaient la croûte avec les soldats dans les cours de caserne ou à l'ombre des guérites; et reculant dans le passé, reculant beaucoup plus encore, il se mettait à imaginer les vivandières, qui, d'après la tradition, accompagnaient jadis les grandes marches des armées, et se comportaient en réalité comme des femmes soldats, apaisement de la chair et joie du militaire. En ce temps-là, concluait le vieux, on leur donnait tout aux conscrits : le pain, les femmes et le pouvoir.

« Mais des vivandières », observait-il en arrivant à ce point, « voilà combien de siècles qu'il n'y en a plus ! »

Chaque fois que, à propos de la troupe, il remontait aux histoires que lui avaient contées dans son enfance les dragons du Roi, il évoquait les vivandières et savait déjà qu'il allait se poser l'éternelle question : « Des vivandières ? Est-ce que je me trompe ou ces femmes-là ont-elles existé pour de bon ? »

Sur ce sujet comme pour d'autres choses, il s'efforçait de distinguer, dans sa mémoire privilégiée, ce qui lui était resté des livres qu'il avait eus entre les mains, et ce qu'il avait vu par lui-même tout au long de sa vie. Avec l'âge, de telles hésitations devenaient plus fréquentes, en sorte que le vieux pensait parfois avoir lu ou imaginé des scènes auxquelles en fait il avait assisté et, naturellement, il s'inquiétait, croyant que le poids des années commençait à lui faire perdre la tête. Seules les histoires les plus lointaines, aussi étrange que cela paraisse, lui revenaient avec une clarté extraordinaire. En dépit de cela, pourtant, il doutait de nombre d'entre elles, parce qu'il était seul, vieux et veuf, et qu'il n'avait pas de témoins pour lui garantir que certains faits, certains souvenirs ne provenaient pas de lectures ou de conversations mille fois ressassées en lui-même jusqu'à s'être changées en réalités.

Quoi qu'il en fût, Anibal avait participé à la vie de caserne à travers les récits des anciens et, après tant d'années, il la connaissait à nouveau par les lettres de son fils. Il n'ignorait pas qu'elle était différente de celle des dragons du Roi, jadis, et même de celle qu'il avait observée dans les casernements d'Evora. Maintenant on donnait plus d'instruction et moins de châtimens. Il y avait aussi plus de propreté — reconnaissait-il; on ne voyait plus ces files de soldats, montrant, le pantalon en bas des jambes, des sexes monstrueux pourris de vérole. Et il n'y avait plus de vivandières, en admettant qu'il en eût existé un jour.

« On a découvert des remèdes, je ne sais pas, moi. »

Le vieux pense à tout cela tandis que les joueurs qui sont avec lui gardent les cartes à la main, se souciant de tout sauf du jeu. Ils se préoccupent des cavaliers de Leandro, de l'eau qui est à tout le monde, et l'un d'eux fait allusion à Floripes, prisonnière au Bourg.

« Est-elle encore au poste ? » demande-t-il. « Est-elle en prison ? A Béja ? A Lisbonne ? »

« A Cortiçal ils ont commencé par l'instituteur et les garçons de ferme. Ici ils commencent par les femmes. Une honte. Ils emmènent nos femmes, ils salissent notre

eau, ils surveillent nos maisons... Un de ces jours nous n'aurons même plus la permission de baisser culotte derrière une haie. »

« Attendez », dit un des joueurs. « Les voilà qui attachent les chevaux à l'axe du treuil. »

.....

Les gardes dont on parle au cabaret sont allés s'asseoir devant la porte d'une étable. Ils ont déboutonné leur chemise, se sont mis à l'aise, et, chacun rêvassant à ses propres affaires, ils regardent les poules qui grattent le sol autour du puits, à l'ombre du ventre des chevaux. Entre eux deux il y a les gamelles du déjeuner, les casques et les carabines appuyées contre le mur; au-dessus, le soleil à pic, et le bord du toit, d'où descend une frange de fraîcheur. Les gardes attendent d'autres cavaliers qui doivent prendre leur relève, car il faisait encore nuit lorsqu'ils ont quitté le poste et ils ont déjà battu pas mal de lieues aux environs.

Ce sont des soldats de Leandro, le sergent du Bourg. Ils ont parcouru les ténèbres, guidés par une lumière au loin, par l'aboi des chiens dans les fermes, ou, mieux encore, en se fiant à la précieuse mémoire des chevaux qui, pour avoir déjà fait ces rondes, savaient tous les sentiers qu'il fallait suivre. Ce système-là ne valait rien, opinait un des gardes qui se reposent en ce moment à Cimadas. Les vagabonds finissaient par connaître le chemin habituel des patrouilles et, naturellement, ils s'arrangeaient pour l'éviter. Mais (aux dires du même garde) c'était encore le plus sûr moyen d'arriver à destination — et le plus rapide. Attacher sa monture quelque part et continuer à pied ç'aurait été plus difficile, hasardeux même, car en marchant à l'aveuglette on finit presque toujours par perdre les repères qui se présentent : une lumière, un coq éveillé, les chiens surtout.

Avec un cheval, non. Dès qu'il entend le moindre bruit, le devine, fût-ce de très loin, réduit au souffle d'un écho, à un point dans l'obscurité, le cheval ne s'y trompe pas; il frémit d'allégresse et repart avec une ardeur nouvelle, ayant attrapé une piste. Et quand un animal aux sens si aiguisés découvre une trace ou une odeur, rien

au monde n'est capable de la lui faire lâcher. Le mieux est de lui laisser la bride sur le cou, de se fier à ce qu'il y a de plus sûr chez un cheval — sa merveilleuse mémoire.

« Rien de nouveau ? », criaient les gardes, lorsqu'ils parvenaient au terme de la piste découverte par leur monture — une ferme éclairée, une cabane de bergers, un portail défendu par des chiens. On ne leur répondait pas toujours tout de suite. Quelquefois des fenêtres s'ouvraient tout doucement, et les cavaliers balayaient du rayon de leur lanterne, mètre par mètre, les murs, les ombres et les portails.

« Holà, patron ! C'est la garde ! »

Au domaine des Maia ils étaient reçus par l'intendant, tenant en laisse un grand chien-loup. Il leur offrait du café et parlait des bandes de paysans qui rôdaient aux alentours. Les gardes l'écoutaient, acquiesçaient de la tête, mais ne s'avançaient pas trop. Ils savaient qu'il s'agissait de journaliers sans travail qui, malheureusement, battaient les chaumes en quête de gibier.

« Du moment qu'ils ne font pas de politique, ce n'est pas bien grave », disaient-ils.

« Comment, pas bien grave ? Alors on leur permet de chasser pendant la fermeture ? Est-ce que ce n'est pas un délit, dites-moi ? Est-ce que ça ne cause pas de préjudice aux gens, peut-être ? »

Les cavaliers de Leandro étaient habitués à entendre ces plaintes contre les chemineaux affamés. Au petit matin, ils iraient les débusquer dans les bois de chênes, les surprendre en train de fouiller les buissons à coups de bâton, et les faire déguerpir.

Ils les découvraient généralement en petits groupes, ou bien isolés, ombres solitaires, fugitives, effilochées dans la fraîcheur et la première clarté du jour. Jeunes lapins, oiseaux décrépits, tout ce qui venait à portée de leur main succombait. Ensuite ils filaient sur la route et agitaient ces dépouilles au passage des touristes et des voyageurs :

« *Amigo*, achetez-moi ce gibier. »

Ils ne demandaient pas l'aumône, ils se contentaient de montrer leur dénuement :

« Achetez-moi ce gibier, *amigo*. »

Les gardes les mettaient en fuite de loin, rien qu'en apparaissant du haut de leurs chevaux. Et ils se rendaient bien compte que, dans cette aveugle poursuite, ils étaient eux aussi entraînés par le vent qui balaye la plaine et qui pousse devant lui les vagabonds et le menu gibier. Mais ils représentaient la loi, ils se trouvaient en face de ces fermiers inquiets qui leur servaient du café et ne dormaient pas de la nuit dans la crainte continuelle des bandes errantes, et, acquiesçant d'un signe, ils reprenaient leur chevauchée septembrale, jour et nuit, nuit et jour, jusqu'à la halte prévue, sur cette place de Cimadas.

Maintenant, assis par terre à la porte de l'étable, ils réfléchissent peut-être à tout cela : aux intendants, à la place brûlante de soleil, aux chevaux attachés tristement après le puits. Il n'y a plus de femmes en train de les épier autour du terre-plein, mais ils sentent qu'elles sont là, cachées au fond de leurs maisons, retenant leurs enfants pleins de curiosité. Ils doivent être en train de manger, en famille — et en silence, à cause de la misère qu'il y a partout dans les champs. « Mais manger quoi ? » se demandent les gardes. « Et les autres, au café ? Ils ne mangent pas ? »

Au café, on remue des rancœurs autour du jeu de cartes. Après de longues discussions à voix basse, les paysans avaient décidé d'empoisonner le puits, mais ils ont dû finalement y renoncer. Le cabaretier les a rappelés à la raison :

« A quoi ça sert de l'empoisonner », a-t-il fait observer, « puisque nous n'avons pas d'autre endroit pour aller chercher l'eau ? »

Personne n'a rien dit. Les sources de la plaine, à cette époque de l'année, se tarissent avec une demi-douzaine de seaux, et les puits, des puits profonds et couverts de broussailles qui les protègent de la chaleur, n'ont déjà plus la moindre goutte.

« Et puis nous n'avons rien à y gagner », a repris le patron. « Oui, tout bien réfléchi, qu'est-ce qu'on y gagnerait ? Ça ferait mourir les chevaux, et après ? »

— Et eux alors ?

— Les gardes ? Tu peux toujours courir. Tu ne vois pas, peut-être, qu'ils ne boivent qu'à leur bidon ? Tu ne t'es pas encore aperçu qu'ils l'apportent plein du poste ?

— Du vin et de la poudre, a soupiré Anibal. C'est ça que les soldats ont dans leur bidon quand ils partent pour la guerre.

— Je ne crois pas, est intervenu un marchand d'huile qui vivait à Cimadas et qui, en 1919-1920, avait fait son service militaire à Béja. Je n'ai jamais entendu parler d'une chose pareille.

Et le patron :

« A la guerre c'est bien possible, mais, à ce qu'il me semble, nous ne sommes pas en guerre, père Anibal. »

Le vieux n'a pas répondu tout de suite. Il a regardé le chien couché à ses pieds et s'est contenté de murmurer lentement :

— Pour eux, si. Pour la Garde, c'est ça la guerre.

— Dans ce cas la guerre est bien différente de ce que je croyais, a dit le marchand d'huile (et le vieux a fait signe que oui, en effet). On ne m'a jamais appris que la guerre c'était ça. Et j'ai fait mon service au plus mauvais moment.

— Pourquoi au plus mauvais moment ? ont demandé les autres.

— Parce que c'était en 19, à une époque où chacun avait peur d'être appelé.

— Il y avait des manœuvres ?

— Bien pis, on avait peur. Tout le monde craignait une nouvelle guerre. Les jeunes fuyaient les conseils de révision. Il y en avait même qui allaient jusqu'à se couper ce doigt-là pour ne pas pouvoir appuyer sur la gâchette, et les familles de ceux qui partaient prenaient le deuil comme s'ils avaient été morts. Vous vous rappelez, père Anibal ?

Le vieux avait approuvé d'un battement de paupières. Il était assis très droit, le dos contre le mur, les mains posées sur les genoux, selon l'habitude des vieilles gens quand on évoque des choses du passé et qu'ils se prennent à rêver. Anibal écoutait donc, et pour ne pas se laisser séduire par les aventures du marchand d'huile il rumi-

nait à part soi : « Tout ça, c'est des histoires de soldats. Des histoires aussi fausses, dans le fond, que celles que racontent les chasseurs. »

Cependant, il était chasseur lui aussi — ou plutôt, il l'avait été — et même un fin tireur. Mais c'est pour cette raison, justement, qu'il comprenait fort bien pourquoi un chasseur ne saurait se passer de mentir, étant donné que les grands moments d'une vie consacrée à la chasse sont rares. Très rares même, si l'on considère bien les choses.

— Bah, l'armée c'est toujours pareil, avait-il dit alors au marchand d'huile.

— Toujours pareil ? Vous parlez comme ça parce que vous n'avez jamais fait de service. De mon temps, père Anibal, rien que le sac pesait trente kilos.

— Trente kilos ?

— Trente kilos, oui, trente kilos. Tous les hommes de mon âge s'en souviennent de ces sacs. Ils sont restés célèbres. Longtemps après on disait encore : *des sacs de 19*.

Le marchand d'huile, qui avait été ordonnance d'un capitaine, et qui ensuite, dans les années difficiles de 1919-1920, était parvenu à fausser compagnie à l'armée, n'avait pas pu, malgré toute son adresse, échapper aux terribles sacs à dos. A ce qu'on disait, il avait pourtant réussi à tromper une foule de gens, et même les médecins. Il était allé jusqu'à se présenter à l'infirmerie grelottant de fièvre et aucun d'eux n'avait su deviner que toute sa maladie venait d'une simple gousse d'ail qu'il s'était enfilé dans le derrière, imprégnée d'un liquide que lui avait fourni un pharmacien de Beringel.

Oui, le marchand d'huile avait fait tout ça; il avait laissé tomber l'uniforme, il s'était parfaitement débrouillé dans tous les embêtements, mais il y avait une chose qui lui était resté sur le cœur : les sacs.

— Avec les sacs, pas question, disait-il en se grattant la tête. On pouvait faire ce qu'on voulait, il n'y avait pas moyen d'y couper pour personne.

— Même pour les caporaux ?

— De mon temps, même pour les caporaux.

— Et les sergents ?

— Les sergents, dans tous les cas, avaient les marches... Des marches de vingt kilomètres, parfois, avec le revolver et le casque.

— Mais sans le sac...

— Bien sûr... Les sergents, sans le sac. Quand je dis *personne* c'est aux soldats que je pense.

Et Anibal à part soi :

« Mensonges de chasseur. Vingt kilomètres et je ne sais trop quoi encore pour attraper un malheureux lapin. »

— Vraiment tant de kilomètres ? demande-t-il au marchand d'huile hâbleur, dans sa curiosité d'homme habituer à trimer. Pourquoi faire, tous ces kilomètres de marche, dites-moi ?

— Pourquoi ? Parce que c'était comme ça, père Anibal. Pour faire les muscles, ou est-ce que je sais.

— Il y en a même qui prétendent, a ajouté le patron du café, que s'ils n'enduraient pas tout ça, nos soldats ne seraient pas courageux à la guerre comme ils le sont.

— C'est vrai, a observé le vieil Anibal, se rappelant immédiatement les livres d'histoire qu'il aimait tant à lire. Les exemples ne manquent pas.

Il en savait par cœur des pages entières, et se complaisait à les redire dès qu'il trouvait des gens pour l'écouter. Peu lui importait d'avoir affaire à des gens distraits, ou ne participant que par un silence poli à ce qu'il prenait tant de plaisir à raconter. Ils respectaient la lecture, ce n'était déjà pas si mal ; et lui tenaient compagnie, ce qui était encore mieux.

« Vous ne pensez qu'aux histoires et aux rêves de l'ancien temps », lui reprochait-on souvent. Mais comme le vieux, dans le fond, aimait bien s'assoupir et rêver (et qu'à soixante-huit ans il continuait à avoir des rêves toutes les nuits et à en garder le souvenir au moins pendant le jour suivant), il ne s'offensait pas. Il se justifiait en répondant qu'il ne s'agissait pas d'histoires, mais de faits réels — « tirés de la chronique des Portugais », expliquait-il.

Et à ce moment, dans la salle, en regardant le réveille-matin posé sur le comptoir, et en se souvenant que

depuis bien des mois il ne lisait plus le *Livre des Maures*, acheté par lui dans une foire, Anibal s'était levé et avait pris congé. Il ne voulait pas entendre de nouveaux mensonges de chasseur, autrement dit de nouvelles aventures de marchands d'huile. Il avait mieux à faire.

Il s'était mis en route le long des maisons, faisant tout le tour de la place pour ne pas passer à côté des gardes. Son chien venait derrière lui, mais si indolent, si abattu par la chaleur, qu'il n'avancait que pas à pas, le museau baissé et la langue effleurant la poussière du chemin.

Assis à la porte de l'étable, les cavaliers du sergent Leandro ont suivi du regard le passage de ces deux silhouettes. Puis l'un d'eux a désigné le cabaret d'un mouvement du menton, et demandé à son camarade, comme s'il se parlait à lui-même :

« Et les autres ? Ils ne mangent pas ? »

Sa voix est restée suspendue en l'air, planant devant eux. Ce qu'on voyait là, c'était Cimadas : cette blancheur, ce silence, et ce vieil homme traversant l'étendue déserte, en relisant dans sa mémoire les lignes serrées d'une brochure populaire :

« L'aube commençait à poindre sur les citronniers du château, quand les esclaves du puissant Yacoub, de la belle cité d'Ulysse¹, annoncèrent en grand tumulte que s'approchait la flotte des fiers Lusitaniens... »

traduit du portugais par Jacques Fressard

1. Lisbonne, fondée par le héros grec, selon la légende, et reconquise définitivement sur les Maures au milieu du XII^e siècle. (Note du trad.).